

JACQUES LACAN : CONFÉRENCE DE LOUVAIN  
Jacques-Alain Miller et Jacques Lacan

L'École de la Cause freudienne | « La Cause Du Désir »

2017/2 N° 96 | pages 7 à 30

ISSN 2258-8051

ISBN 9782905040992

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2017-2-page-7.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

© L'École de la Cause freudienne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# JACQUES LACAN

## CONFÉRENCE DE LOUVAIN

*Texte établi par Jacques-Alain Miller*

*Cette Conférence a été prononcée le 13 octobre 1972 à la Grande Rotonde de l'Université catholique de Louvain. Autant que je sache, elle a été filmée par la RTBF sans l'accord de Lacan.*

Puisqu'on a eu la bonté de me présenter, je vais entrer dans la difficile tâche de vous faire entendre ce soir, disons, quelque chose.

Je serai reconnaissant aux personnes qui sont à la périphérie de me signaler, de la façon qui leur conviendra, si on m'entend bien. Comme je n'aime pas énormément cette sorte d'ustensile, je l'ai mis sous ma cravate. Mais si par hasard ça fait un obstacle, ayez la gentillesse de me le dire.

On entend ? On n'entend pas (*rires*) ! Et comme ça, m'entend-t-on ? Ça va ? Alors la cravate, donc, était un obstacle.

J'ai eu le plaisir tout à l'heure d'avoir en face de moi ce que j'avais demandé à Jacques Schotte et à Vergote, à savoir quelques-uns d'entre vous, qui m'ont posé des questions qui, comme je le leur ai dit, m'intéressent, m'intéressent beaucoup, m'intéressent beaucoup en ceci que toute question ne se fonde jamais que sur une réponse. C'est certain, on ne se pose de questions que toujours là où on a déjà une réponse, ce qui a l'air de limiter beaucoup la portée des questions. Néanmoins, c'était pour moi une occasion de mesurer ce qui pour chacun était la réponse. Évidemment, les réponses diffèrent pour chacun.

C'est même ce qui fait obstacle à ce que, si gentiment, on appelle la communication (*rires*). Enfin, je vois que j'ai un auditoire. Voilà des gens sympathiques. La communication, ça fait rire. Eh bien c'est pour moi un très vif encouragement. Si vous en êtes déjà là, on va pouvoir avancer un peu. Un peu, vous ne m'en demandez pas plus.

## I — Du sens à la jouissance dans le discours analytique

Lorsque j'ai terminé avec les vingt-cinq ou trente personnes qui ont eu la gentillesse de répondre à l'invitation de mes hôtes, j'ai pris comme ça quelques notes sur un petit papier.

J'étais tellement content, puisque ça ne m'arrive jamais qu'on m'extrait vingt-cinq personnes avant que je parle afin que j'aie une idée d'à qui je vais parler. J'étais tellement content que je suis resté avec eux jusqu'à six heures et demie alors que j'étais là depuis quatre heures. Et bien entendu ça ne permet pas la préparation de ce que l'on appelle une conférence.

Je n'ai jamais eu la moindre intention de vous faire une conférence. J'ai un enseignement. J'ai fait ça pendant... oui, pendant très longtemps. Enfin, j'ai fait ça pendant dix-sept ans, et croyez bien que je le prépare. Mais c'est différent pour venir parler à des personnes qui, en principe, forcément, n'ont de tout ça que cette chose curieuse, enfin, n'est-ce pas, cette chose qui se propage par des voies impersonnelles, qui se propage par des voies imperceptibles et certainement de moi inconnues, celles qui font que j'ai toujours vu plutôt croître ce qu'on appelle mon audience.

Alors, après les questions qu'on m'a posées jusqu'ici, je ne pouvais vraiment rien faire que de me dire que j'improviserais, comme on dit, ce qui ne veut rien dire. Je n'improviserai pas, bien sûr, je n'improviserai pas, quoique j'ai un nombre beaucoup plus considérable que je n'attendais autour de moi, de têtes. Je dis ça parce que je ne vois qu'elles, des têtes. C'est très captivant, des têtes. C'est même si captivant que cela vous la tourne souvent. Eh bien, vous m'en croirez si vous voulez, je vous laisse libre, à moi cela ne me la tourne pas. Ça ne me la tourne pas parce que je suis un analyste, et que de ce fait, je ne pense pas, pour chacun de vous, que tout passe par là, bien loin de là.

Ça n'empêche pas, bien entendu, qu'à cause de certains termes dont je me sers dans certains milieux qui sont comme par hasard des milieux dits analytiques, ça se dit que je fais une psychanalyse intellectualiste, ce sous le prétexte que je suis parti de ce qu'on appelle la société psychanalytique dite internationale.

### *Comment je me suis trouvé hors de l'Internationale*

Il se trouve en effet que je me suis trouvé, comme ça, hors du champ de cette société. Ce n'est pas parce que j'en étais sorti, il faut bien savoir ça. Moi, je ne suis jamais sorti de l'endroit où j'avais des gens qui avaient avec moi une commune expérience.

Mais enfin, à ce moment-là, qui était le moment de la fondation de l'une de ces sociétés-filiales qui font la force d'un certain groupement, il s'est trouvé quelqu'un qui avait pensé comme ça, pour des raisons politiques, que ce n'était pas plus mal de répondre à une demande qui était évidemment de formation analytique. Il s'est trouvé quelqu'un pour agir comme on agit partout, c'est-à-dire que, si on n'est plus d'accord, on dit – *Je donne ma démission.*

Alors, cette personne, que j'aime beaucoup – en fin de compte, je l'aime beaucoup, je n'en suis pas fou, mais enfin je l'aime beaucoup – cette personne a donné sa démission

de l'Internationale. On ne me l'a pas dit, on a fait ça la veille du jour où on devait se rencontrer avec moi pour fonder un nouveau groupe. Si on m'avait dit qu'on allait démissionner, j'aurais dit — *Consultez les statuts quand même, qu'est-ce que ça a comme conséquence, de donner sa démission ?* Ça a toujours des conséquences, il faut savoir lesquelles.

Alors, comme les gens s'étaient comportés loyalement en démissionnant — je rends justice et hommage à la personne dont je vous parlais — on n'a plus pu prendre la parole à un certain congrès de Londres, ce qui est toujours ennuyeux quand il s'agit d'une question en débat. Ça a rendu difficile, bien sûr, la suite des rapports avec la société internationale, surtout quand la même personne qui avait donné sa démission n'a plus eu qu'une hâte, c'était de rentrer au sein de l'*Alma mater*.

Enfin, tout ça, ce sont des détails.

### *Ce que j'entends par discours*

La chose dont je voudrais ce soir que vous ayez un peu le sentiment, c'est ce que c'est, la psychanalyse. Mises à part les personnes qui veulent bien m'accueillir ici, je suppose que ce n'est pas le cas de tout le monde ici de savoir qu'au point où j'en suis, et où vous n'en êtes pas, bien sûr, j'ai appelé la psychanalyse un discours.

Naturellement, il faut savoir ce que j'entends par là, un discours. Ce que j'entends par là est ceci — un discours, c'est une sorte de lien social.

Partons de ce que nous appellerons d'un commun accord, si vous voulez bien, l'être parlant. C'est un pléonasme, n'est-ce pas ? C'est parce qu'il est parlant qu'il est être, puisqu'il n'y a d'être que dans le langage. Alors, le parlant — parlant, vous l'êtes tous, du moins je le suppose —, le parlant que vous êtes tous se croit être. Dans bien des cas, en tout cas dans celui-là, il suffit de se croire pour être, en quelque façon.

Il est tout à fait sensible que cet être parlant, généralement classé à juste titre comme animal, a des liens sociaux. En d'autres termes, ce n'est pas sa condition commune de vivre en solitaire. Non seulement ce n'est pas sa condition commune, mais en fin de compte, il ne l'est jamais.

Néanmoins, il passe son temps à rêver qu'il pourrait bien l'être. Il en résulte de charmants romans comme *Robinson Crusé*. Qu'est-ce qui pourrait bien lui arriver s'il était tout seul ? Ça, on ne peut pas dire qu'il n'y aspire pas. Seulement voilà, s'il y a une chose qui est bien claire dans ces sortes de mythes qui rejaillissent toujours, c'est qu'il y a quelque chose en tout cas qui ne l'abandonne pas, c'est justement ça, qu'il soit parlant. Quand il est tout seul, il continue à parler. En d'autres termes, comme s'exprime notre cher ami Heidegger dont nous parlions tout à l'heure au dîner, il continue d'habiter le langage. Il faut partir de là.

Il faut tout de même bien que je sonde un peu les choses. Quand il est sur une île déserte, il habite le langage, et en quelque sorte, ses moindres pensées lui viennent de là. On aurait bien tort de croire que, s'il n'y avait pas de langage, il penserait. Ce n'est pas qu'il pense avec, c'est le langage qui pense. Et puis il en reçoit d'autant plus de choses qu'il y a longtemps qu'il était là-dedans, et ce n'est pas une raison parce qu'il a fait un petit naufrage pour que ça cesse.

Tout à l'heure, on m'a posé des questions. Elles m'ont toutes d'autant plus intéressé que c'est ce sur quoi j'allais modeler ce que je pouvais avoir à vous dire. On a parlé d'un certain Szondi pour qui j'ai beaucoup d'estime, à part ceci, comme je l'ai bien souligné, que ça n'a strictement aucun rapport avec le discours analytique. Le discours analytique fait partie de ceci – que nous pouvons savoir en tout cas avec une entière certitude, et c'est le minimum qu'on puisse dire – c'est que tout ce qui s'édifie entre ces animaux dits humains est construit, fabriqué, fondé sur le langage.

Il est d'autres animaux sociaux, vous en avez bien sûr entendu parler, les fourmis, les abeilles et quelques autres exemples distingués sur lesquels nous nous sommes penchés, comme on dit, sur lesquels nous passons notre temps à nous pencher, nous autres, êtres langagiers. Ils ont quelque chose qui les tient ensemble, on ne sait pas quoi d'ailleurs, on en est réduit à dire que c'est l'instinct. Il paraît difficile de ne pas s'apercevoir que ce qui fait que les êtres humains tiennent ensemble eux aussi, ça a rapport avec le langage. J'appelle discours ce quelque chose qui, dans le langage, se fixe, se cristallise, qui use des ressources du langage lesquelles sont évidemment plus larges, pour que le lien social entre êtres parlants, ça fonctionne.

### *Le maître, le savoir, l'analyste*

À cette idée j'ai essayé de donner une petite cristallisation. Ça m'a permis de distinguer le premier des discours, celui qui reste à la base. Comme tout le monde, vous en connaissez un bout. Je l'ai appelé – mais je ne suis pas le premier, j'avais déjà les voies frayées par un certain nombre de personnes – le discours du maître.

Le maître, c'est-à-dire le magistère. C'est de ça qu'a hérité la langue française. Avant, ça s'appelait le discours de la domination. Mais les choses avaient déjà glissé, il faut croire, pour qu'on appelle ça le discours du maître. C'est déjà ce qui apparaît dans un titre du nommé saint Augustin, *De magistro*. Le magistère, ce n'est pas rien. C'est ce qu'on appelait jusqu'à un certain moment le pédant, c'est-à-dire celui à qui le maître confiait ses enfants.

Cependant, maintenant, c'est le pédant qui a la magistrature. Il faut en tenir compte, et distinguer ce second discours par quelque chose. Dans mes schémas, ça fait un quart de tour.

Il est certain que tous ici tant que vous êtes, vous êtes inclus dans cette seconde sorte de discours. Vous attendez quelque chose d'une accession à cette sorte de pouvoir que confère ce qui a été promu par le quart de tour en question à une certaine place et qu'on appelle le savoir. C'est une révolution historique. Non pas du tout, bien sûr, que je fasse de tout ça des étapes.

Dans le petit peu que nous savons d'histoire, on peut en effet – mais ça vacille –, on peut concevoir le moment où le savoir s'est donné le pouvoir. Or, si on peut le concevoir, ça veut dire que ce n'était pas ça avant, et en effet le vrai maître, le *dominus*, n'a besoin de rien savoir. La seule chose qu'il faut, comme je me suis exprimé, c'est que ça marche. Celui qui a à savoir quelque chose c'est celui qui est chargé de ce que ça marche, c'est-à-dire ce qu'un certain Hegel a appelé l'esclave. C'est d'ailleurs parmi les esclaves qu'étaient toujours choisis les pédants, parce qu'on savait bien qu'il n'y avait que

là qu'on savait quelque chose. Et puis, ça s'est mis à tourner comme ça doucement, et il est arrivé d'autres choses dont je ne vais pas vous faire le graphique.

Par quel bond, par quel saut en sommes-nous venus à ce point où il y a au moins une personne – enfin moi... moi entre autres, mais enfin quand même moi – qui ait fait une petite opération de frayage pour avoir l'idée que c'est à ce rang de discours qu'il faut mettre la psychanalyse ?

Le fait est que le petit remue-ménage qui s'est passé autour de Freud fait maintenant que vous êtes là aussi nombreux, et que la psychanalyse, ça vous tracasse, ça vous pose des problèmes, ça vous laisse même dans l'idée qu'il se passe là quelque chose d'important auquel on pourrait bien avoir recours quand tout ce système ne marcherait plus très bien, car, comme je le disais tout à l'heure au dîner, il y a des petites annonces que ça ne marche plus très bien. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, tout ça ?

Et du discours analytique, qu'est-ce que vous pouvez en avoir comme idée ?

### *La vie et la mort en psychanalyse*

J'ai entendu parler de ce Szondi d'une façon très pertinente par quelqu'un qui, sans doute déjà guidé par le discours analytique, avait voulu faire une sorte de pont entre ce qui était fomenté dans ce discours et, mon Dieu, la condition tout de même fondamentalement animale où en est ce parlant qui se croit être. J'ai été un tout petit peu entraîné à faire remarquer que, sur le sujet de la biologie, la psychanalyse n'avait pas apporté grand-chose alors qu'elle n'a que ça à la bouche, les pulsions de vie, *et je te glougloutte*, les pulsions de mort.

Il vous en est un tout petit peu parvenu quelque chose, oui ou non ? Parce que sans ça je passe. Oui ou non, plutôt oui ou plutôt non ? Ah ! Il faut se méfier de tout ce bavardage (*applaudissements*).

Un tout petit peu de sérieux. La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, bien sûr – ça vous soutient. Si vous n'y croyiez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ? Ce n'est qu'un acte de foi. Le comble du comble, c'est que vous n'en êtes pas sûr. Pourquoi est-ce qu'il n'y en aurait pas un ou une qui vivrait jusqu'à cent cinquante ans ? Enfin, quand même, c'est là que la foi reprend sa force.

Ce que je vous dis là, c'est parce que j'ai vu ça chez l'une de mes patientes il y a très longtemps de sorte qu'elle n'en entendra plus parler, sans ça je ne raconterais pas son histoire. Elle a eu un jour un rêve pascalien, elle a rêvé que l'existence rejaillirait toujours d'elle-même, une infinité de vies se succédant à elles-mêmes sans fin possible. Elle s'est réveillée presque folle. Elle me l'a raconté, et bien sûr je ne trouvais pas ça drôle. Seulement voilà, la vie, ça, c'est du solide, c'est ce sur quoi nous vivons, justement. Bien sûr nous vivons, ce n'est pas douteux, on s'en aperçoit même à chaque instant. Seulement, la vie, il s'agit de la penser.

La vie, dès qu'on commence à en parler comme telle, quand on prend la vie comme concept, alors là, on se met tous à l'abri tous ensemble pour se réchauffer avec un certain

nombre de bestioles qui naturellement nous réchauffent d'autant mieux que, pour ce qui est de notre vie à nous, on n'a aucune espèce d'idée de ce que c'est. Dieu merci, c'est le cas de le dire, il ne nous a pas laissés tous seuls. Depuis le début, depuis la Genèse, il y avait d'innombrables animaux. Que ce soit ça qui fasse la vie, ça a la plus grande vraisemblance. La vie est ce qui nous est commun avec les petits animaux.

Première approximation. C'est beau, la vie, comme vous savez. Ça remue, c'est chaleureux, c'est sensible, c'est bouleversant. Alors on commence à penser, Dieu sait pourquoi, que ça se conserve, la vie. C'est quand même un signe que là, quelque chose passe d'un peu plus sérieux. Pour que ça dure, il faut que ça se conserve, ça fait ce qu'il faut pour se conserver, ce qui commence à compliquer un petit peu plus les choses.

Je voudrais quand même essayer de décanter un peu ce qui vous parvient de la psychanalyse, qui n'est pas tellement collée à cette bêtise. Il suffit d'un tout petit peu de jugeote, n'est-ce pas, pour s'apercevoir que ce n'est pas du tout ça, la vie, ce n'est pas du tout forcément ce qui remue, ni ce qui est chatouilleux, ni ce qui fait ce qu'il faut pour se conserver. Il y a excessivement longtemps qu'on s'est aperçu que c'est bien de vie qu'il s'agit dans le végétal. Si j'ose dire – je dis *si j'ose dire* puisque je vais le reprendre, le rattraper – notre parenté de vivant avec l'arbre a été sentie très tôt. Il semble par le peu que nous sachions d'histoire que les innombrables métamorphoses dont le mythe antique nous exprimait les variétés nous en témoignent. De sorte que, si étonnant que ça puisse vous paraître, il se trouve qu'on n'a pas eu besoin des derniers progrès de la biologie, n'est-ce pas, on n'a pas eu besoin de mon cher ami François Jacob pour mettre l'accent sur ceci, qui est le seul trait caractéristique de la vie, à savoir que ça se reproduit. Pour tout le reste, jusqu'à nouvel ordre, vous pourrez toujours chercher ce que c'est que la vie.

On n'a pas attendu François Jacob, je l'ai nommé parce que c'est mon ami, pour s'apercevoir que la vie, ce n'était que ceci. À savoir que mon *c'est chatouilleux* de tout à l'heure veut dire que ça jouit ou que ça souffre – c'est du même ordre – et que ça a un corps.

Est-ce qu'un arbre a un corps ? Les Anciens, comme on les appelle, n'en doutaient pas, à preuve et à seule preuve, mais ce n'est pas rien, les mythes de métamorphoses. Quand j'ai dit plus tôt (...), vous voyez tout de suite l'ambiguïté. Est-ce que ça veut dire qu'ils étaient plus malins qu'on ne s'y attendait, est-ce que ça veut dire qu'ils étaient plus savants peut-être que nous ne le sommes ? Là est la question, la question du savoir.

### *Le sujet supposé savoir*

Nous savons pas mal de petites choses et qui, bien sûr, nous paraissent forcément sans rapport avec ce que savaient les autres, ceux qui nous ont précédés sur cette planète, dont nous avons la trace, quelques documents. Mais nous ne pouvons par définition avoir aucune espèce d'idée des choses que eux savaient et que nous ne savons plus peut-être. La question du savoir, et nommément du savoir de l'esclave, du savoir qui maintenant nous régit, reste entièrement en suspens.

De la question du savoir de l'esclave nous en avons gardé une petite machine flottante qui s'appelle le *Ménon* de Platon. La science y est définie comme ce qui se transmet en tant que savoir. Elle est distincte de l'opinion vraie, qui ne se définit qu'en ceci qu'elle

n'est pas la science puisqu'il n'y a pas de moyen de la transmettre, mais qu'elle n'en est pas moins vraie. Comment la faire passer à quelqu'un d'autre ? Disons, pour faire le bond que je suis bien forcé de faire faute de pouvoir éterniser ce discours, que quand on la trouve, on en est réduit à fermer sa phrase autour d'elle d'une certaine façon qui fait que ça a des effets, que quelque chose change, pour celui qui s'accroche à cette phrase, qui lui donne sa portée.

Je demande ce qu'on peut imaginer de la psychanalyse si on ne voit pas que c'est là la question. À savoir, pourquoi quelque chose qui a une certaine visée, d'être dit a certains effets ? Il est tout de même clair que la psychanalyse n'opère par aucun autre instrument.

Pour expliquer l'effet dit *de transfert*, on a habituellement recours à un argument qui consiste à dire que, à force de se voir pendant des jours, on finit par être complètement captivé par un certain être. Et puis après ? Quelle image offre-t-il, cet être qui est là dans son fauteuil à vous écouter, quel exemple, quel enseignement ? Je veux bien que l'amour mène loin, mais quand même, on a rarement vu dans l'amour un partenaire comme ça (*rires*).

En plus, ce tour de passe-passe auquel on a recouru, on trouve que c'est encore trop, on dit — *C'est un amour sans doute transféré, illusoire, c'est ma maman, c'est mon papa que j'aime en toi*. Freud était quand même un peu plus sérieux, il a quand même dit que le transfert, c'est l'amour, purement et simplement. Pourquoi est-ce qu'on aime un être pareil ? Je laisse pour l'instant la question en suspens.

J'en ai donné enfin une formule. Du transfert j'ai parlé dans des termes qui sont pleins de pièges, comme d'habitude. C'est comme ça dans tout ce que je dis, bien sûr. Pourquoi dirais-je autre chose que ce dont il s'agit justement lorsqu'il en est de l'inconscient, à savoir que le langage, ça ne permet jamais de formuler que des choses qui ont trois, quatre, cinq, dix, vingt-cinq sens ? C'est ainsi que j'ai parlé du sujet supposé savoir.

Pendant un certain temps, on a pu croire que les psychanalystes savaient quelque chose, mais ça n'est plus très répandu (*rires*). Le comble du comble, c'est qu'ils n'y croient plus eux-mêmes (*rires*), en quoi ils ont tort, car justement ils en savent un bout, seulement, exactement comme pour l'inconscient dont c'est la véritable définition, ils ne savent pas qu'ils le savent.

*Sujet supposé savoir*, ce n'est pas un monsieur ou un copain ou quelqu'un qui est supposé, comme ça, savoir. Ça a un autre sens. Quelqu'un à la sortie tout à l'heure m'a dit que mon discours prenait un peu trop appui sur je ne sais quel savoir absolu. S'il y a bien quelqu'un qui pense qu'il y a dans le savoir absolu une fêlure absolument irrémédiable qui parcourt toute la *Phénoménologie* dite *de l'Esprit* de Hegel, s'il y a quelqu'un qui la souligne en long, en large et en travers, c'est bien moi. La pensée – sous prétexte de ce développement fabuleux du discours du maître, justement, dont ce n'est pas par hasard que Hegel en a donné le couronnement – que la progressive montée de l'esclave – qui dans Hegel, très pertinemment, est supposée être le support du savoir – élèvera jusqu'à l'absolu la puissance du maître, et que ce sera ça qui conjuguera le savoir à l'absolu, c'est vraiment un des plus... Enfin, c'est la dialectique, c'est tout dire. Pour être sûr de tourner en rond, il faut se guider au fanal de la dialectique, il n'y a pas mieux.

Reprenons notre fil.

## *La jouissance et le sens*

Cette vie, cette vie à l'abri dans ce qui est le plus sûrement voué à la mort, cette vie dont nous avons plein la bouche, à quel titre vaut-il de s'en servir ? Ce que je suis en train d'énoncer dans cette entrée en matière, c'est que l'usage qu'on en fait est de métaphore. C'est-à-dire que là où nous ne sommes pas capables de rendre compte du moindre comportement, il y a quand même la couverture, le chapeau de la vie. C'est comme ça parce que c'est la vie.

Il est clair que, pour si peu que nous prenions d'appui dans l'usage de ce mot, il ne peut venir qu'au terme. Partout où on a osé l'employer d'une façon qui n'était pas futile mais qui a eu des conséquences, là où on a parlé de *Je suis la voie, la vérité et la vie*, la vie vient en dernier. Et encore, si vous fouillez un peu dans toute cette littérature, *La vita nova*, ça veut dire qu'il faut se débarrasser de pas mal de choses qui sont généralement considérées comme de la vie pour que vienne la vie neuve. Elle est toujours l'aboutissement de quelque chose qui d'abord est frayage de sens et, comme on dit, essai de donner à la vie un sens.

Alors, la meilleure façon de commencer à lui donner un sens, ce n'est pas de croire que c'est elle-même qui est le sens. Il arrive qu'elle soit l'aboutissement du sens. S'il y a une chose absolument certaine, c'est que ce n'est pas du tout à donner un sens à la vie qu'aboutit le discours psychanalytique. Il donne un sens à des tas de choses, à des tas de comportements, mais il ne donne pas le sens de la vie, pas plus d'ailleurs que quoi que ce soit qui commence à raisonner sur la vie.

Quand le biologiste, le behavioriste, considère comment ça se comporte, il peut en effet parler de ce que j'appelais tout à l'heure *se conserver*, et s'il pousse un peu les choses, il parlera de survie. Survivre à quoi ? Là est la question. Pour ce qu'il en est de l'être parlant, il y a quelque chose qui s'appelle l'acte, et il ne fait pas le moindre doute que le sens, la caractéristique de l'acte en tant que tel, c'est d'exposer sa vie, de la risquer. C'en est strictement la limite.

Je ne m'en vais pas me mettre à exposer le pari de Pascal pour dire que la vie, pour qui pense et sent un peu, n'a strictement qu'un sens – pouvoir la jouer. En échange de quoi ? Sans doute d'innombrables autres vies. Il n'en reste pas moins que ce dont il s'agit, c'est de la jouer, c'est de parier. Jusqu'au point où nous en sommes, et dans le discours du maître particulièrement – ça, Hegel l'a fort bien vu – hors du risque de la vie, il n'y a rien qui, à ladite vie, donne un sens.

Ce que je mets en jeu ici, c'est qu'une autre forme de déchiffrement nous est proposée, mais l'étrange est que ça ne parte que d'un autre discours. Dans le début du discours de Freud, il n'y a pas de trace de référence à la vie. Il y a un discours dont il s'enseigne, celui de l'hystérique, et qu'est-ce qu'il y découvre ? Très précisément, un sens. Et ce sens, par rapport à tout ce qui s'est jusque-là évalué, est autre. C'est... Vais-je dire *le* ou *la* ? Disons, pour frayer la chose, que c'est *la* jouissance. Mais si vous mettez la chose en deux mots avec un petit trait d'union, c'est *le joui-sens*.

Pas un seul des propos de ces biens-venues, de ces bien-aimées – j'ai appelé la malade de ma thèse, dont je parlais tout à l'heure, Aimée, ce n'était pas une hystérique – pas un

seul propos de ces hystériques dont nous ne puissions dénoncer quel fil, fil d'or de la jouissance, les guide. Et c'est même très précisément pour cela que ce discours énonce le désir, et fait ce désir pour le laisser insatisfait.

Freud nous guide, et il nous a donné, c'est vrai, un nouveau discours. Vous ne vous apercevez même pas que ce discours fait que le sentiment, l'incident, l'affectation de quelque chose dans un certain champ, vous tous – nul besoin pour ça que vous soyez en analyse ni analyste – vous savez l'interroger d'une façon dont il n'y a rien dans toute la littérature passée. Même si, telle qu'elle est faite, elle témoigne tourner autour de ça.

Je parlais tout à l'heure, avant de vous rencontrer, d'un romancier, George Meredith, qui écrivait tout à fait au début de ce siècle ou même un petit peu avant. Quand nous le lisons, si nous pouvons sentir quelle justesse brûlante, quelle divinité comique le guidait, c'est dans des termes qui étaient strictement impensables à l'ère victorienne où ce roman sortait.

Qui donc avant Freud était capable de dire, à propos d'un deuil, que ce n'est pas un vrai deuil ? C'est une chose qui ne se rencontre pas souvent, mais tout de même de temps en temps. Freud a écrit, bien sûr, sur le deuil, mais qui a su traduire ça, en termes sensibles ? Pour tout vous dire, si j'ai un jour inventé ce que c'était que l'objet petit *a*, c'est que c'était écrit dans *Trauer und Melancolie*. Littéralement, je n'ai eu qu'à me laisser guider.

Freud parle à propos du deuil de la perte de l'objet. Qu'est-ce que c'est que cet objet, cet objet qu'il n'a pas su nommer, cet objet privilégié, cet objet qu'on ne trouve pas chez tout le monde, qu'il arrive qu'un être incarne pour nous ? C'est bien dans ce cas-là qu'il faut un certain temps pour digérer son deuil, jusqu'à ce que cet objet, on se le soit résorbé. C'est dit en clair, c'est écrit dans Freud. Mais de nos jours, il y a un tas de gens qui, sans jamais avoir lu ce texte de Freud, mais simplement à cause de ce qui circule, de ce qui passe dans la conscience commune, comme on dit, sont capables de se dire *Ça, ce n'est pas un vrai deuil*, et de discuter la question.

On dira par exemple *C'est un petit jeu masochiste*. De nos jours, c'est à quinze ans qu'on sait se servir du terme *maso*. On dit *Il est maso, tu es maso, je suis maso*. Ça se conjugue. Et tout le monde sait que *maso*, c'est du toc. C'est à la portée de tout le monde de dire *Ce n'est pas un vrai deuil*. Est-ce que vous imaginez cette question-là discutée avant Freud ? Moi, j'ai entendu ça de mes oreilles, ce qui prouve que quand même il est arrivé quelque chose.

Oui, il est arrivé la dimension du sens identifiée à la jouissance, avec ceci de surcroît – et c'est à ça que servait ma petite histoire d'à l'instant – que ce n'est pas simplement ce qui était déjà à la portée de tout le monde mais que personne n'avait jamais exprimé avant, comme la conscience, la pensée, la maîtrise, enfin un très très grand nombre de catégories qui avaient bien aussi leur prix, mais qui étaient un peu essoufflées quand même. On a expliqué beaucoup de choses, mais quand même pas toutes, dont nous avons hérité l'usage qu'on en fait.

Il ne faut pas vous figurer que des philosophes, des Écoles un peu particulières avaient trouvé que la jouissance, ça méritait mention. Ne vous y trompez pas, Épicure, ce n'est

pas du tout la jouissance, c'est le plaisir, et le plaisir, ça consiste à ce que, comme on dit, la tension soit le plus bas possible. D'abord, moins vous en faites, mieux ça vaut, mais aussi moins vous en sentez, plus c'est agréable. Il n'y a pas l'ombre d'une recherche de jouissance.

Entre nous, qui est-ce qui la recherche ? Réponse – les pervers. Ça, c'est l'enseignement de Freud. Il y en a qui sont des mordus de la jouissance, et pour cela ils sont prêts à tout. Ça les mène loin sans doute, mais ça ne les mène pas dans une certaine voie avec laquelle on pourrait imaginer quand même qu'ils aient quelque rapport, la voie de la jouissance sexuelle. Il y a d'abord dans Freud ceci, qui consiste à montrer que la jouissance sexuelle est le point idéal par rapport auquel se repèrent les diverses jouissances perverses, ceci d'une part, et d'autre part que toutes sortes de comportements qui jouent avec le désir en jouent d'une façon telle que ce dont il s'agit, c'est qu'en aucun cas on n'aboutisse à la jouissance, et ceci s'appelle la névrose. Ce sont les deux percées, les deux trouées que fait Freud. Les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, c'est ça que ça veut dire.

*Malaise dans la civilisation* est une espèce de cri qui détonne, qui tranche d'autant plus par rapport à l'ensemble de son discours que la jouissance sexuelle y est sans aucun doute tenue pour être, par excellence, le moment de la jouissance. Il y a quand même ce quelque chose qui reste à côté, c'est que tout ce que Freud démontre dans le comportement humain, c'est que, s'il y a une chose pour quoi le comportement est fait, c'est pour se défendre de la jouissance.

### *Sens de l'au-delà du principe du plaisir*

Tout ce que Freud a apporté comme théorisation qu'on appelle énergétique n'est que tentative de fonder quelque chose qui ressemble à la physique moderne, avec cette étoffe, dirais-je, ce fluide, cette hypothétique chose qu'est la jouissance comme support. Qu'est-ce que le principe de plaisir, sinon la transposition lucide de la défense contre la jouissance ? Il est d'autant plus remarquable qu'il ne se soit pas trompé un seul instant sur le sens d'une certaine morale dont j'ai parlé tout à l'heure sous le nom de morale épicurienne. Ne pas entrer dans le jeu de la jouissance, c'est ça qui est le plaisir.

Freud transforme ça en termes de niveaux. De même qu'on pourrait dire que la physique, la mécanique, la dynamique moderne est fondée sur le principe du moindre travail, dans l'énergétique freudienne quelque chose qui passe d'un niveau à un autre y passera par la voie la plus courte. Tout le raisonnement porte sur ce quelque chose qui est mythique, j'espère que vous vous en rendez compte, et qui s'appelle l'énergie.

De quoi s'agit-il ? L'énergie électrique, thermique, l'énergie quoi, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire simplement que quand vous faites le compte, à la fin vous devez retrouver le même chiffre qu'au début. Or, les chiffres, vous les fixez de façon tout à fait précise sur chaque déplacement de l'ensemble, vous les choisissez de façon à ce qu'à la fin, ça fasse le même total. Ce n'est pas autre chose, l'énergie.

Freud ne peut pas s'être tout à fait aperçu de ça, parce que comme beaucoup de gens à son époque, il croyait que l'énergie, c'était autre chose qu'un calcul. Et alors, il pose ceci, que le principe du plaisir, de même que la chute des corps dans la loi du moindre travail,

c'est la pente de la moindre jouissance. Et puis, il s'aperçoit dans un second temps que cela ne suffit pas, et il pose qu'il y a un au-delà du principe du plaisir.

Qu'est-ce que nécessite cet au-delà ? C'est ce qu'il appelle l'automatisme de répétition. Il faut se laisser un peu guider par la langue, surtout quand on n'a pas un temps infini à parler. Il n'y a pas qu'en français que *répétition* veut dire ce que ça veut dire, c'est-à-dire deux fois ou trois fois ou une infinité de fois la *pétition*, c'est-à-dire la demande. Et la répétition, ça veut dire que la demande, ça ne s'arrête pas, et que rien ne l'étanche. Et là, il est forcé d'élucubrer toute une mécanique – qui est beaucoup plus que lisible, qui est même traduisible – du retour de la vie à la mort. Et en effet pourquoi pas ? – à part ceci, que je viens de vous faire remarquer, que cela laisse complètement intacte la question de ce que c'est que la vie.

Je suis parti de là. Ça m'a été inspiré par les questions de tout à l'heure autour de Szondi, mais enfin, il est tout à fait clair que la mécanique dite du plaisir trouve ici sa limite. Non seulement elle trouve sa limite, mais elle la trouve tellement qu'il y a encore beaucoup d'analystes pour penser que le terme de *Trieb*, pour ne pas le traduire par l'instinct ou la dérive de la mort, ça ne colle pas. Eux ne marchent pas dans cette affaire. Tout cela repose bien sûr sur le malentendu fondamental que le plaisir, c'est la jouissance.

Bref, ce que je veux faire remarquer, c'est qu'il y a un certain second discours de Freud qui est la tentative d'une économie, d'une balance des comptes, d'une énergétique, pour dire le mot, qui est inspiré du discours scientifique. Ce discours n'est pas du tout forcément à côté de la plaque, mais Freud n'a strictement pas les moyens de pousser son articulation jusqu'à des conséquences sûres. Lui-même montre sa défaillance en mettant en avant l'au-delà du principe du plaisir comme ce que c'est, il le dit en clair. C'est à savoir que ce qui est au-delà du principe du plaisir est très précisément tout ce qui pêche, tout ce à quoi a affaire l'analyste, c'est-à-dire la répétition d'une demande, qui est tout de même là pour quelque chose d'autre que d'aboutir à l'anéantissement. Là, il y a quelque chose qui insiste, et ce qui insiste, c'est justement ce qui a le plus de sens, et ce sens est de l'ordre de la jouissance.

Freud se rejoint sans aucun doute lui-même à travers ce détour qui lui est imposé par l'énigme des faits auxquels il apprend, au-delà du discours de l'hystérique, à s'affronter. Il y a une énigme, une énigme qu'il laisse béante et qui est ce par quoi enfin s'amorce ce sur quoi à la fin des fins tombe sa plume – la division, le clivage de ce qu'il appelle le *Ich*, à savoir le sujet. Il se déconcerte du fait que le *Ich* soit divisé de lui-même, à savoir qu'il poursuit concurremment un désir contradictoire.

Il n'en reste pas moins que là, en ce point extrême qui est, disons pour aller vite, le point où je reprends la chose, il a tout de même depuis bien avant posé la question dite du narcissisme.

### *La langue, le langage, l'inconscient*

Ce dont je suis parti, comme peut-être une partie d'entre nous, et sous l'espèce de ce que j'ai intitulé le stade du miroir, c'est d'un mode de jouissance imaginaire qui est celui-ci, que l'homme se satisfait de son image, cette ombre, ce découpage, ce profil, cette

chose dont nous nous servons dans les expériences d'éthologie, comme de faire peur à une poule avec un découpage d'aigle ou de faucon.

Freud marque ça tout de suite après la guerre de 1914. Pourquoi est-ce qu'un objet en apparence aussi éloigné de la fonction de la jouissance que ce trompe-l'œil, c'est bien le cas de le dire, qu'est ce double, l'image spéculaire, comment est-ce que ceci peut constituer un point d'attache moïque ? C'est de là que Freud insiste, marque dans toute sa seconde topique, que l'image spéculaire est le vrai fondement de ce qui préside au moi.

Si à la fin il aboutit à ce quelque chose qui se formule la division de l'*Ichspaltung*, la brisure du moi, c'est bien qu'à ce moment-là, quelque chose une nouvelle fois le frappe. Le frappe dans quoi ? Mais dans rien d'autre que dans la cohérence de ce que le sujet manifeste. Dans quoi ? Dans l'inconscient. Dans l'inconscient en tant que quoi ? En tant que l'inconscient, ça se lit. C'est parce que Freud lit, traduit, interprète – interprète par exemple deux symptômes dont l'un veut dire le contraire de l'autre, à savoir que dans un cas le sujet veut à tout prix avoir un phallus, et dans l'autre il ne veut à aucun prix l'avoir – qu'il avance, et qu'il parle, dans ses derniers écrits sur lesquels se termine son message, de l'*Ichspaltung*, de la division du sujet.

Si j'ai parlé dans un temps de retour à Freud, c'était pour rappeler au niveau de l'expérience que la psychanalyse est une pratique qui n'opère que dans le champ langagier, où c'est presque tout le temps un seul qui parle. À cause de cela, et parce que j'en avais ma claque d'entendre toujours parler de l'analysé, je l'ai appelé un jour, comme ça, l'analysant. C'est vrai, c'est lui qui fait tout le truc.

Ça, je dois dire que cela a eu du succès, je n'ai jamais vu ça. Dans les huit jours, même à l'Institut psychanalytique de Paris, qui comme vous le savez n'est pas tout à fait de mon bord, tout le monde n'en avait que pour l'analysant. Tout le monde avait l'analysant à la bouche. Ça prouve que c'était toucher juste. Et puis, après tout, ils ne savaient peut-être pas que ça venait de chez moi. Ça s'est dit de bouche à oreille. Mais en fin de compte, il y a tout de même des choses convaincantes. Je regrette de n'avoir pas toujours autant de succès.

J'ai rappelé ceci – au niveau d'une pratique, il n'y a pas besoin d'au-delà. On m'a posé tout à l'heure la question de savoir si je n'hypostasiais pas quelque chose sous le symbolique, sous l'imaginaire, et encore deux choses différentes. Mais bien sûr, tout à fait d'accord. Seulement, il y faut quelques réserves. C'est bien possible que j'hypostasie quelque chose, mais ça ne regarde que moi. Je ne suis pas sûr, mais qu'est-ce qu'il hypostasie comme ça, mon questionneur, un petit peu, comme ça, sans le vouloir ? C'est justement comme ça qu'on est foutu, on hypostasie à tour de bras, toute la journée.

Je n'ai quand même jamais dit que le *logos*, ce fût quelque chose qui, même en un point idéal, soit situable. Je ne l'ai jamais dit, parce que, vraiment, je ne le pense pas. Ça n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance. Je ne pense pas, je dis *l'inconscient est structuré comme un langage* parce que, dès l'émergence de cette notion d'inconscient apportée par Freud, il est clair qu'il ne s'agit que de ça. Si le rêve signifie quelque chose, c'est parce qu'on le raconte, et à partir du moment où il est raconté, on ne se pose plus aucune espèce de question sur le fait de savoir si c'est bien ou non ça vraiment

qu'on a rêvé. L'important, ce n'est pas ce que le sujet a rêvé, c'est ce qui sort ou ce qui ne sort pas.

La preuve, c'est quand il y revient après-coup et qu'il dit *Ah mais, j'avais oublié ça*. Tout est là. Qu'il ait mis cette note de surcroît dans un second temps est la seule chose qui nous importe. Il l'a dit dans un second temps, donc il essayait, est-ce de nous piper ? est-ce de se piper ? Ce qui est certain, il ne l'a pas tout de suite raconté. En d'autres termes, tout ce qu'il est en train de déclarer sera retenu contre lui, et c'est la seule chose qui importe. C'est ce qu'on va pouvoir lire à travers ça, et à cette fin tous les modes de traduction sont bons, tous les coups sont bons, à ceci près, bien sûr, que ce n'est pas l'analyste qui les porte. C'est parce qu'il est inhérent au signifiant d'être équivoque que tous les coups sont bons. C'est parce que, déjà, c'est de ce fait équivoque que l'analysant, le sujet qui raconte, se sustente.

La première chose, c'est de s'apercevoir que ce à quoi sert une langue, ce qui la distingue de la voisine, ce sont les jeux de mots qu'on peut faire dans cette langue-là et non pas dans cette langue-ci. Quand Freud a la chance d'avoir un sujet qui possède deux langues, il ne se prive pas un instant du truc pour équivoquer aussi d'une langue à l'autre. Je le répète, à ce niveau-là tous les coups sont bons. Et ce que je viens de dire sur le rêve est tout aussi vrai et encore plus frappant pour le lapsus.

Prenez le premier acte manqué comme on dit, le premier ratage que vous trouverez dans la vie quotidienne, le type qui sort les clés de sa poche au moment où il arrive chez son analyste. Tout le monde comprend ça, c'est pour ça que je me sers de cet exemple. Ouvrez à n'importe quelle page la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, c'est dans la façon dont le type raconte son acte manqué qu'il est pipé, c'est-à-dire qu'on lui démontre qu'il vient de le dire lui-même — *Je croyais que je rentrais chez moi*. Eh bien voilà, mon vieux, mais oui, c'est cela, vous rentriez chez moi et vous croyiez que vous rentriez chez vous. Eh bien, il vient de le dire, je ne te le fais pas dire, comme on dit.

Je te fais remarquer que là, je suis passé sur le plan de la grammaire, parce qu'il n'y a qu'en français que *je ne te le fais pas dire*, ça veut dire *tu l'as dit*. Mais ça peut aussi vouloir dire *je te l'ai fait dire par personne*. Si vous croyez que Freud n'use pas tout le temps que de l'équivoque signifiante, vous n'avez qu'à vous reporter au texte pour vous apercevoir qu'il se sert encore plus de la grammaire.

Toute sa spéculation, là, au début du cas du président Schreber, sur le *je l'aime, ce n'est pas lui que j'aime, ce n'est pas moi qui l'aime, c'est lui qui m'aime*, et ainsi de suite, ça consiste à jongler avec ce qui n'est inscrit en fin de compte que dans la grammaire, parce que, mise à part la grammaire, je vous demande quel rapport il y a entre le voyeurisme et l'exhibitionnisme. Ça ne tient dans Freud que sur un jeu de grammaire, mais ça ne l'empêche pas d'y faire foi.

Ici, je voudrais tout de même faire remarquer ceci. Dans son temps, j'ai dit que l'inconscient est structuré comme un langage. Après quoi j'ai été forcé d'appuyer, et de dire que ça voulait dire que, là-dedans, le langage est avant. Mais est-ce de la même chose dont je parlais quand j'ai dit que l'inconscient est structuré comme un langage et quand j'ai dit, après avoir essayé de brève façon de vous faire vivre les choses, que le langage était la condition de l'inconscient ?

Ce qu'il y a d'amusant, c'est qu'on ne fait jamais attention à ce que je dis, absolument jamais, parce que *le* langage, ça n'a rien à faire avec *un* langage. Jamais personne n'a vu le langage hors d'un langage, seulement ça n'empêche pas que le langage, ça veut quand même dire quelque chose. Ça veut tellement dire quelque chose qu'il y a même des gens pour y croire. On les appelle des linguistes. Ils essaient de retrouver dans chaque langue quelque chose qui serait le langage. Ils y arriveront peut-être, on peut même dire qu'ils sont sur la voie, mais c'est coton. Moi, les linguistes, c'est des gens que j'aime beaucoup. Tout le monde, enfin presque tout le monde, est agacé de l'état que je fais de la linguistique, un peu à tort et à travers. En tous les cas, les linguistes sont exaspérés. Oui, ils ne savent pas ce qu'ils me doivent. Ils me doivent quand même beaucoup d'élèves. C'est fou ce qu'on s'est déversé de mon séminaire dans la linguistique, pour ne parler que de ceux dont je peux témoigner par des noms.

Tout à l'heure, quelqu'un me disait, par jeu, que j'étais universitaire. Dieu sait pourtant que ce n'est pas mon genre, et si vous m'écoutez si longtemps, c'est parce que je vous distrais du discours universitaire. Si j'ai parlé de la métaphore et de la métonymie à la place de ce que Freud avait vu comme ça bien avant les linguistes, c'est pour bien faire comprendre les rapports que j'essaie de montrer du discours psychanalytique avec cette vérité que l'inconscient, c'est la structure d'un langage.

Oui, il est tout de même frappant de voir à quel point ce que Freud apporte sous le nom de condensation, c'est la matérialité même de la métaphore. Je crois le démontrer très simplement. Enfin, disons que la condensation, c'est une métaphore obscure. Mais il n'y a pas d'autre moyen d'en rendre compte sinon par la substitution d'un signifiant à un autre en tant qu'elle crée de ce fait même quelque chose qui a une autre dimension de sens que le déplacement. Ce qui veut dire qu'on fait exprès de prendre une vessie pour une lanterne. C'est exactement la même chose que dans la phrase *prendre des vessies pour des lanternes*, et alors... (*rires*).

## II — Dialogue sur le plus mieux

*(Un auditeur rejoint Lacan et arrose ses notes avec de l'eau. Des personnes se précipitent pour l'arrêter et le faire sortir.)*

*N\*.* — *Vous allez me brutaliser ? Mais je m'exprime à ma façon, comme ce monsieur. (À Lacan) Est-ce que vous me comprenez ?*

Oui, je vous comprends (*rires et applaudissements*).

*Voulez-vous jouer avec moi ?*

Oui. Tout à l'heure, vous voulez ?

*(Au public) Mais n'avez-vous pas encore assez de ce monologue, non ?*

Oui, ça c'est vrai.

*Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que le public auquel vous vous adressez est par définition même le plus médiocre et le plus méprisable auquel on peut s'adresser, le public étudiant ?*

Vous croyez ?

*Oui. Vous n'avez pas encore compris qu'historiquement, il est temps maintenant de se rassembler pour autre chose que pour écouter quelqu'un qui parle de quelque chose qui l'intéresse. Au fond, moi, je viens parler maintenant de quelque chose qui m'intéresse, c'est-à-dire les gâteaux.*

*Des voix dans le public — Laissez-le parler.*

*Pardon. Qui m'invite ? Je m'invite, au fond. La petite lubie de ce monsieur est de s'interroger sur le langage, et la mienne est de construire des petits châteaux avec de la pâtisserie (rires). Alors, je voudrais encore ajouter que j'interviens au moment où j'ai envie d'intervenir, et que, disons que l'ensemble, ce qui jusqu'à il y a environ cinquante ans pouvait être appelé culture, expression de gens qui, dans un canal parcellaire, exprimaient ce qu'ils pouvaient ressentir, est maintenant un mensonge, et ne peut plus être appelé que « spectacle ». C'est au fond la toile de fond qui relie et qui sert de liaison entre toutes les activités personnelles aliénées. Au fond, si maintenant les gens qui sont ici se rassemblent à partir d'eux-mêmes, et authentiquement veulent communiquer, ce sera une toute autre base et avec une toute autre perspective. Il est évident que ce n'est pas une chose qu'il faut attendre des étudiants qui sont par définition, ceux qui, d'un côté, s'apprennent à devenir les cadres du système avec toutes leurs justifications, et qui sont précisément le public qui, avec sa mauvaise conscience, va se repaître précisément des résidus des avant-gardes et du spectacle en décomposition. C'est pour ça que je choisis précisément ce moment pour m'amuser, quoi. Parce que si je vois, par exemple, des types qui s'expriment authentiquement quelque part, je vais précisément venir les ennuyer, mais j'ai choisi précisément ce moment-ci, quoi !*

Oui, vous ne voulez pas que j'essaie d'expliquer la suite ?

*Quelle suite ? Par rapport à ce que je viens de dire ? J'aimerais bien que vous me répondiez.*

Mais oui, bien sûr, mais je vais vous répondre. Mettez-vous là, je m'en vais vous répondre. Mettez-vous là, tranquille, là où vous étiez. Peut-être que j'ai quelque chose à vous répondre, pourquoi pas ?

*Vous voulez que je m'assieds ?*

Oui c'est ça, c'est une très bonne idée. Bon, alors, nous en étions arrivés au langage. Vous vous êtes là, comme ça, exprimé devant ce public, qui en effet est tout prêt à entendre ces déclarations insurrectionnelles, mais qu'est-ce que vous voulez faire ?

*Où je veux en venir ?*

Oui, voilà.

*C'est la question, au fond, que les parents, les curés, les idéologues, les bureaucrates et les flics, posent généralement aux gens comme moi, qui se multiplient, quoi ! Je peux vous répondre. Je peux faire une chose, c'est une chose, c'est la révolution.*

Oui.

*Vous voyez et, bon, il est clair que, au moment où nous en sommes pour le moment, une de nos cibles préférées seront ces moments précis où des gens comme vous, qui sont en train de venir, au fond, apporter à tous ces gens qui sont là, la justification de la misère quotidienne, au fond hein, c'est ça que vous faites, vous, hein !*

Oh, pas du tout. (rires)

Oui.

Il faut d'abord la leur montrer, leur misère quotidienne.

*Mais c'est justement ce que je voudrais ajouter, c'est qu'on est justement au moment où on n'a plus besoin de spécialistes qui doivent le montrer. Il est clair que suffisamment de gens, et ça se manifeste pour le moment, la décomposition se manifeste à l'échelle planétaire avec suffisamment de force, pour qu'on voie qu'il règne pour le moment, un malaise, je veux bien concéder cette parenthèse...*

Un malaise...

*Le public étudiant est probablement à l'arrière-garde, bien que ce soit probablement de ce côté-là qu'il y ait le plus de troubles spectaculaires et superficiels. Bon, mais il est clair que le malaise et la conscience de son aliénation et de son refus, la familiarité de son aliénation grandit de plus en plus. Il reste maintenant à faire le pas décisif, de voir l'alternative possible. Vous n'êtes certainement pas là pour ça, quoique je ne méprise absolument pas ce que vous venez de faire mais, euh... (rires, applaudissements). Bon, mais maintenant, au fond, je n'ai pas grand-chose à dire. Si tous ces gens ici se rendent compte qu'au fond, la vie que nous sommes en train de mener en général, doit être changée, au fond, si ces gens-là s'organisent entre eux. Je voudrais dire encore quelque chose, parce que après, je m'en vais très vite, parce que....*

Non, non, pas du tout, il faut rester.

*Mais si ces gens-là s'organisent, parce qu'au fond, la seule chose qui est à l'heure actuelle nécessaire, c'est qu'il y ait une organisation, ils feront autre chose que de venir voir quelqu'un qui parle, et même qui puisse parler de politique, ou de n'importe quoi, et euh...*

Et vous voyez, vous voilà dans l'organisation.

*Oui, oui.*

Parce que le propre d'une organisation, c'est d'avoir des membres, et les membres, pour qu'ils tiennent ensemble, qu'est-ce qu'il faut ?

*De la cohésion.*

Je ne vous le fais pas dire. (*rires*). C'est là que j'en étais, parce que, figurez-vous que ce que vous êtes en train de raconter là, ça a comme un petit air de logique. Vous êtes un logicien.

*Vous faites là un grave saut, enfin, parce que ce n'est pas parce qu'on a de la logique qu'on en fait, c'est un discours de spécialiste.*

Pas du tout, votre organisation, qu'est-ce que c'est ? Vous venez de le dire, c'est de la cohésion, c'est de la logique.

*Non, ce n'est pas de la cohésion, ce n'est pas de la logique, je m'en fous de ce niveau-là. En partie de la volonté subjective de chacun, de moi, comme d'autres, et comme j'en suis sûr, tout plein dans cette salle probablement, malgré qu'ils soient ici, et qu'ils soient venus, euh, vous écouter, mais j'en suis sûr que c'est de la volonté subjective de chacun qui a envie...*

Pourquoi parlez-vous de volonté subjective ?

*De volonté subjective. C'est au fond, une chose que tout le monde comprend.*

Ah, je ne vous le fais pas dire, tout le monde comprend. (*rires*)

*Bon, mais attendez, cette volonté subjective qui, c'est ça le sens, au fond, de l'histoire maintenant, qui veut se lier avec les autres, pour, euh... ce n'est que là que l'alternative sociale, au fond, dans l'intersubjectivité, et c'est là au fond, la cohésion de... ce n'est même pas besoin d'être un logicien, comme vous dites.*

Vous n'avez pas remarqué que les révolutions ont pour principe, comme le nom l'indique, de revenir au point de départ, c'est-à-dire de restaurer ce qui justement clochait.

*Oui, mais ça c'est un mythe journalistico-sociologique (rires), qu'au fond, il ne faut pas venir spécialement après les heures de cours, pour venir l'entendre dire, mais je suis sûr que tous les professeurs doivent le dire, et au fond, tous les journaux... Je vous dis que c'est une erreur, et que probablement que dans les années à venir, vous verrez l'erreur à vos dépens, probablement, comme aux dépens de tous les spécialistes, qui sont pour le moment comme vous, ici, en train de lécher les dernières miettes du spectacle, et je vous en prie, profitez-en ! (rires)*

Ça m'étonnerait, ça m'étonnerait que ça soit comme vous dites, la fin du spectacle.

*Mais écoutez, sur ce plan-là je ne discute pas avec vous. On verra hein ! Vous verrez !*

Oui, on verra, mais c'est pas couru, vous savez !

*Enfin oui, à la base, c'est une sale discussion, parce que, à la base, vous n'avez pas les mêmes intérêts que moi.*

Vous ne savez pas. Vous avoueriez vos véritables intérêts ?

*Pardon ?*

Quels sont vos véritables intérêts ?

*Non, mais ça au fond, j'ai dit ce que j'avais à dire, je l'ai d'ailleurs dit...*

Vous voyez comme vous aimez dire quelque chose !

*C'est la première chose que j'ai dite, au fond.*

Oui, c'est aussi la dernière, parce que vous ne pouvez pas aller plus loin. Vous ne pouvez pas aller plus loin que cette idée de volonté subjective, qui est une idée justement. Je viens de faire remarquer justement que le sujet n'est jamais pleinement d'accord avec lui-même, même vous qui... La preuve, c'est que vous avez tout de suite commencé à parler d'organisation, au moment où...

*Là je peux dire quelque chose, peut-être que vous ne voyez pas très clair ?*

Juste après le moment où vous avez fait la pagaille, vous voulez l'organisation. Avouez que quand même !

*Bon mais, Monsieur, est-ce que je pourrais vous répondre quelque chose ?*

Je n'attends que ça.

*Il est aisé de voir que, dans une certaine situation donnée, il faut à un moment donné, disons, capter ou plutôt casser ce qui est existant pour qu'à un moment donné, c'est au fond ça, la dialectique, au fond.*

Car vous en êtes encore là, vous en êtes encore à la dialectique ?

*Mais quand vous parliez de... Quand vous parliez d'un semblant de contradictions entre la volonté subjective et l'organisation, ce n'est pas une contradiction. L'organisation à un moment donné est une concession subjective à l'histoire.*

Vous voyez que vous en êtes déjà aux concessions, mon Dieu.

*Il s'agit, Monsieur... La survie dans laquelle nous vivons pour le moment, n'a fait que vivre sur les concessions infligées aux individus. Il s'agit pour le moment de trouver une organisation sociale qui dépasse le point où on en est pour le moment, et qui satisfasse au fond, satisfasse le mieux...*

Vous voyez, maintenant, vous en êtes au mieux. Qu'est-ce que c'est, ce mieux, un superlatif ou un comparatif ?

*C'est un dépassement, vous comprenez ? Il ne s'agit pas de Jésus ou Dieu ou bien d'une situation, il ne s'agit pas d'absolu ou de... Non c'est un dépassement, c'est ça l'histoire.*

Qu'est-ce qu'il vous faut ! Quand vous veniez de dire le mieux, il semble bien que c'est un superlatif.

*Le plus mieux, enfin (rires).*

Ah voilà, écoutez, vous êtes exactement, mon vieux, vous êtes un appui précieux à mon discours. C'est justement là que je voulais en venir, c'est au plus mieux.

*Mais je vous écoutais déjà depuis cinq minutes, mais il ne me semblait pas que c'est de ça que vous causiez.*

Mais si, je parle de ça, c'est du plus mieux qu'il s'agit.

*Il y a ici trois cents personnes, vous êtes au départ d'accord avec moi, vous êtes d'accord que, au fond, l'université en soi n'est pas là, comme tout le reste d'ailleurs, comme la cigarette gauloise, comme le pain de campagne ou comme vous-même, en tant qu'objet, hein (rires) ? Vous n'êtes là, au fond, vous ne pouvez vous justifier que par le fait même que vous êtes là. Il n'y a plus, au fond, on ne peut plus à un moment donné trouver de justification, par exemple à l'université. Est-ce que quand vous êtes venu causer ici, vous avez dit que l'université est à détruire, à supprimer de fond en comble ?*

Je n'ai pas dit ça.

*Nous sommes ici cinq cents personnes qui chacune, du fait qu'on est dans des situations précises, qui a chacune des talents divers, des situations privilégiées, il serait possible, étant donné que l'on partirait du postulat que l'on aurait envie de changer quelque chose, il serait possible de trouver ensemble une forme d'organisation qui puisse être une forme efficace. Est-ce que quand vous venez causer vous parlez de ça ? Ou bien est-ce que vous parlez d'autre chose, qui à ce moment-là ne fait que... Vous parlez trois heures, puis après on rentre, puis après bon, hein...*

*Une voix dans le public — Tais-toi maintenant.*

Bon, alors on continue quand même.

*Plusieurs voix dans le public — Oui !*

Oui. Ah ! (*soupir*)

### III — Du discours de la science à la Jérusalem céleste

J'en étais à ce point, n'est-ce pas, que le langage détermine et est substantiellement ce en quoi justement repose la réalité du terme de structure.

C'est très précisément parce qu'un certain discours se trouve approché très insupportablement du réel, du réel qui n'est pas, comme vient de le démontrer avec beaucoup de talent mon interlocuteur, quelque chose qui a affaire avec ce qu'on appelle communément la réalité, à savoir, comme je viens de vous le faire remarquer, le fait que vous soyez tous là et que vous ayez à mon égard une grande patience, qui est en effet quelque chose qui a ses limites.

Ce quelque chose qui vous intéresse du fait que vous êtes là est en effet lié à chacun d'une façon qui lui est d'ailleurs entièrement personnelle, subjective comme il l'a dit, subjective. Et ce pourquoi vous êtes, enfin, entre Charybde et Scylla, entre la chèvre et le chou, entre ceci et cela, mais assurément pas unifié par autre chose.

Vous venez d'entendre un discours qui, malgré tout, du fait même du contexte, prend l'aspect d'un exposé, d'un exposé dont vous attendez après tout quelque chose qui puisse s'épingler, se ranger quelque part, comme étant une certaine conception du monde. Il n'y a rien de plus différent de cette sorte de frayage qui est très positivement fondé sur une certaine expérience, que l'expérience qui consiste dans l'existence de ce qu'on appelle névrose, et pour simplement les indiquer, sur ses deux grands versants.

L'essence du premier est de situer le sujet par rapport à un désir qu'il veut garder insatisfait. Vous avez certainement reconnu les hystériques. Dans le second, que je n'ai pas nommé, le sujet est confronté à un désir strictement défini, situé, constitué comme un désir impossible. Quelque chose se manifeste dans ce contexte, qui est la mise au

premier plan, l'interrogation comme telle de la névrose, et la tentation d'élucider aussi loin qu'il est possible un sens.

Il se produit aussi quelque chose qu'après tout, mon Dieu, on peut bien dire jusqu'à un certain point être nouveau, à savoir cet appel éperdu à un changement, on ne sait pas lequel, mais qui, comme je l'ai déjà dit bien des fois en présence d'interruptions comme celles-ci, est quelque chose qui n'aboutit en fin de compte qu'au vœu qu'on soit tous ensemble. Et pourquoi ? Pour uniquement cette visée, ce but, cette instance pressante et en quelque sorte exigée à tout prix, n'est-ce pas, qui est que ça change. (*N\* jette de l'eau sur l'orateur, il est conduit dehors.*)

Que ça change pour une nouvelle organisation. Cette organisation, il n'est pas du tout exclu qu'on la voie naître, sous la forme d'un régime qui s'intitule même, mon Dieu, de ce qui est leur inspiration en effet suprême, c'est à savoir la totalité. C'est, comme il vous le disait à l'instant, qu'on y soit tous, qu'on se serre encore un petit peu plus les coudes pour être ceux qui veulent quoi ? Organisation, qu'est-ce que ça veut dire, si ce n'est pas un nouvel ordre ? Un nouvel ordre, c'est le retour à quelque chose qui, si vous avez bien suivi ce que je vous ai dit et d'où je suis parti, est quelque chose qui est de l'ordre de quoi ? Mais du discours du maître, tout simplement. C'est le seul mot qui n'ait pas été prononcé dans tout ça, mais que le terme même d'organisation implique. Jusqu'à un certain point, il est tout à fait convenable qu'il y ait beaucoup de progrès dans ce sens, si on peut appeler ça progrès.

Ce que nous révèle l'approche de ce qui se passe dans un certain nombre de sujets est quelque chose d'éminemment précieux qu'il a évoqué tout à l'heure sous le terme de volonté subjective. Cette volonté subjective, nous la voyons d'une façon vraiment permanente ne pouvoir se manifester que de sa propre division. Cela est assurément fait pour nous suggérer quelque chose, c'est à savoir que ce n'est pas l'image de l'harmonie totale enfin réalisée.

C'est un appel que vous avez entendu. Je le connais bien, et il est touchant, mais enfin, ça a abouti à quelques inconvénients comme ça sur ma cravate (*rires*). C'est l'amour, c'est l'amour qu'il vous prêche. Si on était tous ensemble à s'aimer... C'est la Jérusalem céleste n'est-ce pas, qu'il vient vous annoncer. Ça s'est vu quelques fois au cours de l'histoire, et jamais dans des moments indifférents.

Si ça se voit maintenant, c'est bien parce que quelque chose se manifeste qui est tout de même strictement inséré dans l'ordre du discours, c'est parce qu'il y a eu un discours qui est en train de proliférer et qui engendre d'innombrables petits qui vous deviennent à tous et à chacun, à moi aussi, terriblement incommodes, à savoir le discours scientifique qui, de plus en plus, est là imminent, menaçant par sa présence, par l'idée que tout ça va se régler enfin en termes mécaniques, de balistique, d'équilibre, de courants et puis, plus on en saura, mieux ça vaudra, et bientôt enfin nous saurons comment produire tel ou tel type d'individu qui, lui, saura marcher avec tous, n'est-ce pas ?

Ce que l'expérience nous montre, c'est évidemment tout autre chose. Ce que l'expérience nous montre, c'est que vous avez tous cru et grandi dans un langage dont j'ai parlé. Ce n'est pas là quelque chose qui vous a été transmis sans vous véhiculer en

même temps toute une réalité frémissante et vacillante qui vous est faite du désir de vos parents. C'est pour autant que l'incidence de la mère, enfin, de la langue maternelle, est au principe de formation de chacun, n'est-ce pas, que c'est vers là que se tourne l'amour, vers ce frémissant appel à l'union dans quoi ? Dans quelque chose de très évidemment, comme il l'a dit, aliénant.

Ce qu'il y a d'absolument incroyable, c'est qu'il imagine que c'est en frappant avec ses poings la voûte du ciel que se lèvera cette aliénation qui est justement ce qui fait que, après tout, ce qu'il vous disait était un appel, d'ailleurs. Un appel vers quoi ? Vers plus de vérité. Sa parole lui paraissait vraiment identique à cette vérité dont il se trouvait dans l'occasion l'instrument, le messenger, l'ange chargé de vous sortir de votre sommeil, de vos fantasmes, de votre particularité. Malheureusement, c'est tout à fait clair que non seulement cette particularité résiste, mais qu'elle est là ce à quoi on a affaire.

#### IV — Les métaphores de la relation sexuelle

Pour en venir au dernier terme, je rappellerai que dans ce petit entretien préliminaire que j'ai eu avec un groupe limité, on y est arrivé à la fin à me demander raison de ce quelque chose qui est la pointe sur laquelle arrive à un certain tournant, sinon à un certain terme, ce dont il s'agit de la parole comme créatrice du sens, qui se révèle en fin de compte n'être que le support de la jouissance.

De quelle jouissance ? Sinon, de ceci, qui nous est montré à l'horizon, c'est à savoir quelque chose qui tourne autour de ce point, ce point idéal, qu'est en fin de compte ce dont il s'agit, à savoir la relation des sexes.

À cet endroit, ce qui caractérise cet être que nous sommes tous, que je suis là avec vous, c'est quoi ? C'est l'extraordinaire et manifeste impuissance qui est véritablement celle de tous. Je ne vais pas dire en face *de toutes*, parce que la femme – ici je l'indique, je l'ai indiqué, vous le lirez dans ce qui va sortir dans mon dernier écrit – la femme ne peut pas comme l'homme être épinglée d'un rapport univoque avec ce quelque chose qui se trouve avoir été révélé par le discours analytique. C'est à savoir que, dans ce qui est de l'approche des sexes, il y a toujours un tiers, que ce tiers vous le fixiez dans l'Autre, l'Autre avec un grand A, cet Autre qui est le lieu dans lequel vous témoignez ou vous articulez ce que vous avez à dire, où vous vous manifestez chacun comme le témoin de ce que vous avez pu recueillir de vérité, ou si c'est autre chose encore, que l'analyse a pointé de façon beaucoup plus proche, à savoir la fonction énigmatique jamais véritablement transfixée, jamais vraiment serrée de près, mise au point, qui s'exprime par le terme de « toute puissance de la pensée », notation véritablement ethnographique qui n'a pas véritablement de portée, mais qui se coagule dans cette fonction qui est marquée par ce qui distingue les sexes d'un rapport différent au phallus.

Ce tiers, cette fonction tierce n'est pas portée par l'analyse, dans son rapport à la fonction phallique, comme étant ce qui se rencontre en quelque sorte nécessairement, ce qui fait butée, ce qui fait aussi tout un drame, celui qui tourne autour de la castration, ce qui ne veut rien dire d'autre que la reconnaissance d'une certaine limite.

Quelle est cette limite ? Elle tient à ceci, que cette chose qui paraît véritablement liée à la reproduction – cette reproduction passagère qui est l'énigme de la vie – et qui consiste en la différenciation chez tout vivant de deux fonctions qui sont appelées les sexes, est très précisément ce qui, du fait même de l'existence et de la fonction du langage, est impossible à formuler autrement que par métaphore, comme je l'ai dit tout à l'heure. Je ne dis pas que l'un est premier et l'autre second, ni inversement. Je dis que c'est la même chose. Cette limite tient très précisément à cela.

Je peux dire, je suppose, enfin j'imagine, j'ose imaginer que pas un de ceux qui sont ici, pas un d'entre vous n'est pas sans avoir éprouvé, et de la façon la plus directe, la difficulté de la rencontre, le miracle de la rencontre, ce qui de tout temps a fait le rêve de l'amour, qui est à la fois le pivot, le point tournant de tout ce qui s'est proféré jusqu'à présent de discours, et qui est pourtant, si l'on peut dire, véritablement voué à ce que Freud exprime sous le terme du ratage, de ce qui est toujours manqué.

C'est cet horizon que nous a révélé Freud. C'est à savoir que, si le sexe est en quelque sorte le point idéal autour de quoi tout discours prend son sens, il n'en reste pas moins vrai que ce point idéal est en dehors de la carte. La structure, c'est ça. Il en va de même en mathématiques, où il est non seulement pensable, mais plus que pensable, courant de se référer à ce point insituable dont le support est en réalité beaucoup plus présent qu'on ne le soupçonne, n'est-ce pas ? Il ressemble à ce quelque chose autour de quoi se construit en topologie l'idée du plan projectif. C'est très exactement vers ce point de béance que sans doute tout le discours humain converge. Et d'ailleurs, là, le discours scientifique nous en donne autant de preuves que les autres.

C'est la révélation de cette structure qui est ce sur quoi – dans des cas privilégiés qui sont précisément ceux que j'ai définis tout à l'heure par la névrose – que se fonde, tourne et s'édifie le discours analytique. Pour ceci, il est évident qu'il faut accentuer, préciser quels sont les membres qui sont situables langagièrement, au niveau le plus élémentaire de la fonction du langage. C'est ça que l'analyse nous apprend à repérer, c'est ça qui définit l'analyste.

## V — Cette ère que nous vivons

Il faut que ce discours finisse, et je ne pourrais que faire allusion à ce que j'ai appelé l'objet petit *a*, ce autour de quoi tourne tout le procès d'une analyse. C'est dans le fait que quelque chose s'est inauguré qui se définit par la fonction de l'analyste. Un analyste est celui qui peut se permettre, qui ose se permettre de se mettre par rapport au sujet – au sujet en effet plus ou moins affolé par cette extraordinaire condition humaine d'habiter le langage – en position de cause du désir.

Il est vrai que le transfert n'est pas rien, mais s'il n'y avait pas la parole, la parole du sujet parlant, de l'analysant lui-même qui en trace en quelque sorte les voies, jamais l'interprétation de l'analyste ne pourrait faire ce quelque chose, cette coupure, grâce à quoi une structure change.

C'est bien pourquoi l'analyse, je l'ai fait observer tout à l'heure, s'est faite remarquer dans les conditions de l'histoire où nous sommes, par ce quelque chose qui est un nouveau discours, un nouveau mode de lien social. Ce quelque chose qui s'établit de l'analysant à l'analyste est la cellule initiale de quelque chose qui doit aller beaucoup plus loin, qui ira ou n'ira pas, mais si elle va, cette position de l'analyste tiendra une place essentielle dans le mode de malaise dans la civilisation que déjà Freud avait promu. Il l'avait promu en sachant certes ce qu'il disait, parce qu'il en sentait venir les symptômes. Ce malaise s'accroîtra certainement. Il ne peut que s'accroître en raison de ce qu'apporte de tout à fait nouveau dans le lien social le discours scientifique.

C'est en cela que l'époque où nous vivons fait de l'avènement de l'analyse une novation. Non pas du tout un progrès, parce que, comme j'y ai déjà plusieurs fois fait allusion dans ce discours, ce qui se gagne d'un côté se perd d'un autre.

Ce que nous avons acquis comme ressort, comme usage du savoir, comme mise à la question du savoir dans ses rapports avec la vérité, est quelque chose qui assurément existe, et qui est vraiment le tampon, la marque, le saut, l'épingle, le blason de cette ère que nous vivons.

Mais nous ne savons pas non plus, nous sommes bien incapables de dire – même par rapport à des stades, des époques, qui nous sont proches – quel était à ce moment-là le savoir qui faisait précisément l'équilibre, ce autour de quoi s'apaisait cette horrible impatience.

Et c'est bien parce que nous ne le savons pas que nous en sommes réduits à nos propres moyens.